

LES PROBLÉMATIQUES DU DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL ET DU CHÔMAGE DANS DAEWOO DE FRANÇOIS BON : QUEL IMPACT DANS LE RÉGIME ROMANESQUE POSTMODERNE ?

Mahamadi DIALLO

Doctorant en Littérature française et littérature comparée
Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)

diallomaamadi@yahoo.fr

&

Fatoumata TRAORE

Doctorant en Littérature française et littérature comparée
Université Alassane Ouattara de Bouaké (Côte d'Ivoire)

fatoumatatraore84@gmail.com

Résumé: Inventifs ou réalistes, les récits abordant les activités professionnelles glissent progressivement pour s'insérer dans le monde des Lettres sous diverses formes, en passant du témoignage à l'enquête et du reportage au roman. Cette surexposition du monde du travail dans le roman contribue à la légitimation de la question du développement industriel et du chômage dans le champ littéraire. En effet, le romancier français François Bon relate l'histoire de la fermeture brutale de trois (3) usines, laissant les personnages-ouvriers anéantis et désespérés. Une désolation qui s'exprime par la perte de l'identité, la détresse, la colère, la désespérance de la classe ouvrière, laissée à la merci des grands barons industriels. Dès lors, l'analyse de *Daewoo* permet de démontrer que c'est un véritable témoignage, un reportage sur les mutations sociales et industrielles qui contribuent non seulement au chômage, mais aussi à l'émergence d'une nouvelle pensée du développement et de la poétisation littéraire. Dans une démarche sociocritique et intertextuelle, voire interartiale, il s'agira de façon claire, dans cette communication, de mettre en évidence les transformations opérées d'une part, dans le monde du travail à la

faveur du progrès technique et d'autre, dans le régime même du roman industriel.

Mots clés : Chômage, Développement- Industrie, Intertextualité, Société

the issues of industrial development and unemployment in François Bon' *daewoo* : what impact in the postmodern novelistic regime ?

Abstract: Inventive or realistic, the stories dealing with professional activities gradually slip to fit into the world of Letters in various forms, passing from testimony to investigation and from report to novel. This overexposure of the world of work in the novel contributes to the legitimization of the question of industrial development and unemployment in the literary field. Indeed, in *Daewoo*, published by Fayard in 2004, the French novelist François Bon tells the story of the sudden closure of three (3) factories, leaving the character-workers devastated and desperate. A desolation which is expressed by the loss of identity, the distress, the anger, the despair of the working class, left at the mercy of the great industrial barons. Consequently, *Daewoo's* analysis makes it possible to demonstrate that it is a true testimony, a report on the social and industrial changes which contribute not only to unemployment, but also to the emergence of a new way of thinking about development and literary poetization. In a sociocritical and intertextual, even interartial approach, it will be a question of clearly, in this communication, to highlight the transformations operated on the one hand in the world of work thanks to technical progress and on the other in the the very regime of the industrial novel.

Keywords: Development, Industry, Intertextuality, Society, Unemployment

Introduction

Les problématiques du développement industriel lié au chômage sont des thématiques qui ont de tous les temps servi de toile de fond diégétique au roman français contemporain. Le développement industriel, économique et social fait référence à l'ensemble des mutations techniques, démographiques, sociales et sanitaires que peut connaître une zone géographique. Perçu sous cet angle, le développement industriel contribue certes à réduire les emprunts du gouvernement, mais participe également à l'accroissement du chômage (structurel) lorsque ce dernier est causé par une vision économique classique ou libérale avec des règles administratives trop lourdes et contraignantes tel que le processus de licenciement.

Aujourd'hui certains textes, qui d'une manière ou d'une autre permettent de comprendre sociologiquement l'impact du développement industriel en lien avec le chômage, méritent d'être interrogés car selon M. Proust (Goncourt 1919), l'auteur de la *Recherche*, la production littéraire est un acte qui « transcende la subjectivité vers la vérité. Puisque les faits ne pénètrent pas dans le monde de nos croyances » (1971, pp. 617-618), il est nécessaire de les retrouver par l'introspection de la création artistique. Cette conception de la littérature est renchérie par S. Kokis (1996, p. 71) qui soutient que « c'est la littérature qui explique mieux le monde. » De fait, *Daewoo* de l'écrivain français François Bon en est une parfaite illustration. Il s'agit de « conflits sociaux » au sens usuel du mot dans *Daewoo* qui raconte les luttes des ouvrières mises au chômage par la fermeture des usines Daewoo de Lorraine à la fin des années 1990. Ce roman est précisément documenté et les faits que rapporte François Bon appartiennent désormais à l'histoire de la désindustrialisation d'une région de France et de la dépersonnalisation des ouvrières. Ce roman compte quarante-neuf chapitres de

quelques pages chacun, alternant entre détails factuels entourant la fermeture des usines, visites de l'auteur dans la région et dans les usines vidées, impressions personnelles, enquêtes journalistiques, témoignages des travailleuses et fragments théâtraux. Le livre prend moins la forme de fragments ou de mosaïque que de la fracture, dont l'auteur a pour objectif avoué de rendre compte :

La Multiplicité galopante de ces faits : Une société laisse s'effondrer des pans entiers de ce qui, pour celles et ceux qui le vivent, représente l'essentiel et cela vous cerne, sape ce qu'on revendique pour soi-même, ses enfants et ses proches, de destin à construire, d'aventure à guider où la vieille tache d'homme signifie. Des fractures courent la surface du réel et la délitent. Alors convoquer cette diffraction des langages, des visages, qu'on a, toutes ces semaines, accumulés. » (F. Bon, 2004, p. 11)

Il importe que l'on se demande quel regard François Bon porte sur les mutations industrielles. Quels problèmes ces mutations industrielles suscitent-elles ? Comment les témoignages sur mutations sociales et industrielles contribuent-ils à l'émergence d'un nouveau régime romanesque postmoderne ?

Notre but au cours de cette réflexion n'est ni de focaliser l'interprétation du texte sur son contenu social, (réclusion, chômage, désindustrialisation...), à proprement parler, ni d'orienter la lecture vers une sorte de témoignage journalistique, au détriment du travail de l'écriture uniquement. L'analyse entend donc examiner les conséquences du développement industriel sur les ouvriers. L'auteur représente un monde ouvrier brimé et laissé à la merci des grands barons industriels. L'étude tentera d'éclairer la lanterne des uns et des autres également sur la question du chômage structurel. Par ailleurs, pour la clarté de l'étude, l'analyse portera sur la polyphonie narrative, le

mélange conscient des genres, des registres langagiers, paradigmes d'un nouveau régime postmoderne du roman dit industriel.

1. La question du développement industriel dans *Daewoo*

Dans son roman François Bon évoque essentiellement la problématique du développement industriel avec ses cortèges de malheurs sur l'être humain. Le réel embrassé par le roman forme un matériau paradoxal qui résiste à la poétisation, et c'est en s'attachant à la compréhension des espaces urbains, des friches industrielles reconquises par les barons commerciaux, que l'œuvre retrouve le moyen de dire le drame de la fermeture injuste des usines et de voire l'image représentée du monde des ouvrières.

1.1. La fermeture des usines

Que s'est-il donc passé en Lorraine au début des années 2000? D'abord, il faut rappeler que cette région a longtemps compté de nombreuses aciéries. Dans les années 1970, une crise sévère affecte ce secteur, menant à la fermeture de la plupart d'entre elles. Ainsi, le nombre de sidérurgistes passe de vingt-quatre mille en 1955 à trois cent dix aujourd'hui. Lorsque Daewoo, compagnie qui œuvre dans le domaine de l'électronique, des électroménagers et des automobiles, cherche à s'implanter en Europe à la fin des années 1980, la France l'accueille à bras ouverts et lui offre de faramineuses subventions et exemptions de taxes. Les trois usines de Daewoo s'établissent ainsi à l'ombre du symbole de cette ère révolue, le haut-fourneau de l'aciérie d'Uckange, classé monument historique, peut-être moins pour garder une trace du passé que parce qu'il était trop dispendieux de le démolir :

Les trois usines Daewoo sont presque en ligne droite, sur la route à quatre voies qui relie Metz et Thionville au Luxembourg via Longwy, à travers la vallée de la Fensch, autrefois ponctuée des grandes aciéries et maintenant juste une survivante ou, comme le haut fourneau d'Uckange froid depuis douze ans, l'imposante ruine figée qui témoigne de l'époque où toute cette vallée vivait de la transformation du fer en acier ((F. Bon, 2004, p. 14).

En septembre 2003, François Bon rencontre Géraldine Roux, qui revient sur l'implantation de Daewoo et parle de son président : « Chairman Kim arrive en France. Création de l'usine de fours à micro-ondes Villers-la-Montagne en 1987 : payée à 33% par Bruxelles. Il promet à l'époque cinq usines, et plus de 1 500 emplois. » (F. Bon, 2004, p. 240-241)

Mais la lune de miel ne durera pas longtemps :

En 1998, le groupe Daewoo décide de liquider trente-deux de ses quarante-sept usines dans le monde. Les trois usines de la Fensch ont été payées par les subventions publiques, au motif de redonner du sang et du travail à une région exsangue depuis qu'on en a terminé avec les aciéries et la mine [...]. On estime à 35 millions d'euros les subventions publiques versées à Daewoo. Les 229 salmariés de Daewoo Villers sont licenciés depuis décembre 2002 et leur usine fermée. (F. Bon, 2004, p. 16-18).

En 2002, on annonce finalement la fermeture définitive des trois usines, à Fameck, Villers-la-Montagne et Mont-Saint-Martin. Cette dernière est incendiée en janvier 2003 dans des circonstances troubles. Un employé sera condamné à deux ans de prison avec sursis en 2005, mais plusieurs continuent de croire que les dirigeants de Daewoo sont responsables de celui-ci, les preuves manquant cruellement pour inculper Kamel Belkadi et l'incendie arrivant à point pour mettre fin à un conflit de travail qui aurait pu encore coûter beaucoup d'argent à l'entreprise. Son principal

dirigeant, Kim Woo-Chung est recherché par Interpol pour détournement de fonds et se cache en France, où il a obtenu quelques années auparavant la citoyenneté, de même qu'il avait reçu le titre de commandeur de la Légion d'honneur. Géraldine Roux raconte :

En septembre 1999, le commandeur de la Légion d'honneur, de nationalité française, monsieur Kim Woo-Choong, est accusé en Corée d'avoir surévalué son groupe de 32 milliards de dollars, provoquant sa faillite, et la faillite en Corée ce n'est pas les mille licenciements de Daewoo Lorraine, c'est trente fois ça. Et sur les 32 milliards de fric-frac, d'avoir solidement empoché deux bons milliards de liquidités pour ses petits frais. On dit que pendant deux ans, il s'est caché, que c'était avec l'accord du président de Corée, pour loyaux services rendus. Qu'il a continué de vivre à l'hôtel, à Francfort, en Italie, en Libye, puis invité officiel au Soudan, comme conseiller économique du président Omar Al-Bashir. [...] En mars 2001, Interpol l'inscrit sur la liste des personnes les plus recherchées au monde. Où est le siège d'Interpol? À Paris. Et où vit Kim Woo-Choong à ce moment-là? À Paris. Nationalité française oblige, puisque la demande de la Corée à Interpol suppose que la France extrade Monsieur chez lui, et qu'ici en France on n'extrade pas quelqu'un de nationalité française (F. Bon, 2004, p. 211)

La fermeture des usines sans qu'aucun propriétaire ne soit traduit devant la justice a d'importantes répercussions sur la personnalité. Perdre son emploi dans ces conditions revient à perdre une partie de son identité sociale. Le chômage est un choc, un traumatisme. Il est vécu comme un échec. Le rythme hebdomadaire est rompu et provoque une désorientation psychologique. On peut alors sombrer dans la dépression comme c'est le cas des femmes ouvrières. Plus le chômage perdure, plus le monde ouvrier s'effondre. Ainsi dans *Daewoo*, le chômage, ce n'est pas seulement la privation

d'emploi pour un nombre grandissant de personnes, c'est également un moyen de pression sur les conditions de travail et d'emploi de tous ceux et celles qui travaillent.

1.2. La représentation de la réalité ouvrière

À la lecture de *Daewoo*, le récit donne à voir le combat que mène les ouvriers pour l'emploi. En effet, un spectre hante la classe ouvrière et c'est loin d'être une fable car, dans ce roman, le capitalisme a toutes les figures du spectre, c'est « l'acier au cœur de la vie ». (F. Bon, 2004, p. 109). François Bon y évoque le drame vécu par des travailleurs, mais précisément des femmes qui se sont retrouvées sans emploi à la suite des relocalisations des usines démenagées dans d'autres pays d'Europe une fois les subventions de l'état français épuisées.

Du point de vue de l'imagologue littéraire, en faisant la représentation des régions humainement et économiquement ruinées le romancier sauvegarde la mémoire ouvrière par le détour du roman. Ainsi avant d'aller loin, sur la quatrième de couverture de *Daewoo*, l'on peut lire : « ce n'est pas un livre prémédité : il s'agissait au départ de jouer, ici même, une pièce de théâtre. Et puis, à cause des visages, pour la densité des mots en partage, je décide d'écrire. Si les ouvrières n'ont plus leur place nulle part, que le roman soit mémoire. » (F. Bon, 2004, 4^e de couverture). De fait, le roman se présente sous forme d'un témoignage, d'une enquête comme on peut le constater : « Et laisser toute question ouverte. Ne rien représenter que l'enquête. » (F. Bon, 2004, p. 290). Ce qui conduit le romancier à représenter la réalité du monde ouvrier en rendant compte des paysages dévastés et des vies brisées par les mutations industrielles et économiques. Il porte un regard d'ensemble sur les mutations sociales qui touchent les travailleurs.

Par ailleurs, il commémore le désastre qui touche des individus au lieu de tenir une chronique économique. Cela justifie la place importante allouée aux entretiens avec les ouvrières dans le récit. Les entretiens qui s'offrent à première vue comme des textes explicatifs sont en réalité les textes qui résistent le plus à l'interprétation du lecteur. De là, la mention de Rabelais en exergue, ainsi que les différents intertextes soulignent notre irréductible ignorance concernant la vie des autres Hommes : « Et là commençay à penser qu'il est bien vray ce que l'on dit, que la moitié du monde ne sçay comment l'aulture vit. François rabelais, Pantagruel, 1532. » (Dédicace de *Daewoo*)

Une fois ce présupposé mis en place, l'auteur livre sa vision du monde, son expérience et son jugement : François Bon explore « la diffraction des langages » (F. Bon, 2004, p.11) modernes pour montrer combien les puissants du monde libéral sont impersonnels et inexistant ; ils n'existent que par le biais de discours médiatiques ou de politiques managériales internationalisées. Pas de patrons ennemis comme dans *Germinal*. Ici, il n'y a pas concrètement d'agresseur ou d'opresseur. Cette absence, cette terrible vacuité rend toute rhétorique judiciaire inopérante ; on peut constater les préjudices subis par les ouvrières mais il est impossible de nommer l'injustice ou d'évaluer si le crime était intentionnel puisqu'il n'y a pas de responsable ni de coupable. Dans ces conditions, comment rechercher les causes d'une telle injustice ? Tout discours de dénonciation est rendu inopérant. Le roman *Daewoo* ne peut être un roman de la dénonciation. Pour mieux cerner cette idée lisons l'extrait suivant où le narrateur évoque les ruines imposantes dans le paysage industriel de Lorraine :

[...] à Uckange, en franchissant les rails de la ligne de train mi-désaffectée elle aussi, j'avais pu marcher jusqu'aux hauts fourneaux gigantesques et rouillés, dont on vous dit

qu'ils coûteraient trop cher à démonter : terribles formes, chargées d'escaliers, échelles et passerelles, hissant dans le ciel leurs ébauches torturées comme un rêve. Mais, dessous, on n'avait pas détruit non plus les bureaux des maîtres des forges : la famille de Wendel passait ses marches, sous un prétentieux fronton à colonnes, pour monter l'escalier de vrai marbre qui leur semblait convenir pour présider aux affaires des milliers de silhouettes brûlées, faisant aller leurs laminoirs. (F. Bon, 2004, p.102)

Avec *Daewoo*, François Bon confirme que la perspective sociohistorique est indispensable si l'on veut comprendre les émeutes urbaines. C'est en sociologue que l'auteur utilise la méthode ethnographique. En effet, il a pu extraire du discours enregistré les propos qui expriment l'intensité des réactions dans un climat de violence latente liée aux contraintes du travail, aggravée par la crainte devant les transformations industrielles, économiques, locales par le désarroi devant le bouleversement de l'ordre industriel.

Le point de vue adopté, retracer l'histoire de la déstructuration du monde ouvrier, conduit à évoquer ce qui donnait consistance à l'univers industriel de naguère : puissance de l'éthique du travail, cohésion ouvrière, proximité des différentes strates de la condition ouvrière dans le Daewoo d'autrefois. Dans ces conditions, l'existence de la classe ouvrière semble dépendre de sa capacité d'être représentée. Pas de classe ouvrière sans qu'une fraction de celle-ci, celle des professionnels, conjuguant le « savoir professionnel » et la « forte culture politique des militants », impose le respect et la représente dignement même au chômage.

2. La question du chômage dans *Daewoo*

Le roman *Daewoo*, c'est un crime social. La logique du fric remplaçant la logique industrielle ou le « faire » des

hommes, c'est une question qui nous traverse tous, y compris dans l'économie du livre. Le seul guide, en fait, même pour dire la colère ou le vide, c'est de s'interroger sur où et comment ça vous traverse vous-même quand vous subissez le chômage.

Effectivement les usines Daewoo ont fermé leurs portes dans la vallée de la Fensch, en France. Mais les spécifications onomastique et géographique importent peu. « Daewoo » n'est qu'un nom, une suite de lettres que le récit même démontrera une à une:

La disparition progressive des six lettres, d'abord comme on efface à la machine, enlevant les dernières lettres. Quand j'étais arrivé, c'est un 0 majuscule qui se promenait dans le ciel, soulevé par le bras jaune de la grue au-dessus du rectangle bleu de l'usine: et DAEWO puis DAEW puis AEW puis EW, enfin ce seul W au lieu de DAEWOO, écrit en géant sur l'usine. (F. Bon, 2004, p. 77)

À la page suivante, le narrateur ne manquera pas de dire comment ce « W » restant lui rappelle Perec. Cela n'est pas sans signification. L'écriture du chômage, c'est l'écriture de la disparition, du vide, dans l'absence et dans le rien. C'est cela que l'image de l'usine résume poétiquement : le chômage dans la ville et le monde plus large. Dans un monde en rupture de travail, partout l'effacement et l'invisibilité gagnent. Des univers humains deviennent inaccessibles, parce qu'ils sont particularisés et relégués à la solitude du privé, du non-visible. Ulrich Beck a dit cela exactement, en termes sociologiques, dans la *Société du risque*:

Dans le contexte de l'individualisation, le chômage de masse est vécu comme un destin personnel. Les gens ne sont plus touchés par le chômage de façon collective et socialement visible, ils en sont victimes dans certaines phases spécifiques de l'existence. [...] Dans ces existences

individualisées et privées de leurs référents de classe, le destin collectif se transforme d'emblée en destin personnel, en destin individuel qui s'inscrit dans une société que l'on n'aborde plus que de façon statistique. (Beck, 2001, p.195)

Le chômage, dans le monde contemporain, constitue d'abord et avant tout un problème de visibilité. « On comprend donc que la nouvelle pauvreté se terre entre les quatre murs des maisons, qu'elle continue à dissimuler activement ce que l'événement a de réellement scandaleux » (Beck, 2001, p. 200). Le deuxième fragment textuel du roman (Daewoo en Lorraine, repères) repasse à grande vitesse les statistiques qui prétendent épuiser la réalité des fermetures d'usines: chronologie des faits, nombre des licenciés, chiffres d'affaire, etc. Au bout du compte tombent ces mots: « Fin. Mais pour elles, mais pour eux ? » (F. Bon, 2004, p. 18)

Par l'évocation du chômage, *Daewoo* est aussi un roman de la mélancolie historique. Aux usines vides répond l'appartement vide de celle qui s'est suicidée, véritable tombeau où vient se recueillir la piété du narrateur. La prose fait entendre le chant du survivant endeuillé : « Et ce qu'a dessiné de pas, pour passer de la chambre au café du matin, ou en traînant le soir un dernier instant au salon, a capté tant de vous-même que cela se dessine encore, croit-on, aux teintes plus mates qu'ont laissé les mains sur l'angle d'une paroi. » (F. Bon, 2004, p.176) Longwy : la ville « maintenant paraît comme quelqu'un qui aurait maigri sans changer d'habit. Trop de façades mortes » (F. Bon, 2001, p. 16). Mont-Saint-Martin : « des champs pâles, des champs sans rien, où même l'herbe a du mal ». (F. Bon, 2004, p. 22)

Toutefois l'expérience chômeuse, inscrite à travers la voix d'Yves, se dresse comme une enfilade de murs réfléchissants : « Simplement le chômage c'est une suite de murs, presque de miroirs, où tu n'as plus rien pour exorciser le piège, où le moindre frottement s'amplifie à t'en casser les oreilles, à

devenir gigantesque, insoutenable à force de ce temps inutile, répété. » (F. Bon, 2004, p. 72)

Voilà ce qu'il dit, mon ami Aubert : Il faut accepter que les emplois créés soient d'une autre nature que ceux détruits. Les nouvelles usines sont plus sensibles aux cycles économiques, elles ne sont plus installées pour un siècle. Le temps est à l'usine jetable. Cette idée heurte les salariés, on garde toujours un haut fourneau dans sa tête. Or, comme pour Mitsubishi près de Rennes, il peut se passer quatre ans entre l'ouverture et la fermeture du site.

« Moi, Géraldine, j'ai un haut fourneau dans la tête ? Et c'est pour cela que Daewoo m'a mise au chômage ? On leur a fait quoi, à ces gens-là, pour qu'ils nous traitent comme ça ? Seulement, c'est eux qui disent oui aux patrons... » Elle était debout devant la fenêtre, me tournant le dos (combien de fois, elles dont je recopiais les mots à mesure, y compris lorsque j'enregistrais par sécurité, me tourneraient ainsi le dos pour parler) : « Je ne sais pas si c'est un haut fourneau que j'ai dans la tête ou plutôt le visage des copines. (F. Bon, 2004, p. 93)

Le chômage investit, en plus des rues et des routes, les espaces les moins visibles du monde, ceux qui se cachent derrière des murs. Certains de ces espaces sont publics: la Cité Sociale bien sûr, mais aussi l'école primaire, la Cellule de reclassement, etc. D'autres sont privés : ce sont en particulier les appartements où le chômage se terre, où l'on « attend le facteur », « *Fameck, mai 2003 : l'attente du facteur, et Sylvia* » (F. Bon, 2004, p. 21)

Là commence le vrai travail de la littérature qui consiste à rendre visible ce qui ne l'est pas. François Bon recopie dans son roman le discours emblématique d'un de ces ténors de la pensée libérale actuelle, qui oblitère complètement la réalité de l'existence de personnes humaines derrière le travailleur :

En effet, la facilité avec laquelle une personne sans emploi en retrouvera un autre dépend de la rapidité avec laquelle les entrepreneurs peuvent se départir des productions ne répondant plus aux attentes des consommateurs – qui sont eux-mêmes littéralement les employeurs des entrepreneurs. Cette mobilité du capital, si elle ne protège en rien les emplois liés aux productions périmées, constitue cependant la meilleure protection des emplois à venir – ceux qui sont justement liés aux productions qui ont désormais la faveur des consommateurs. (F. Bon, 2004, p. 150)

C'est ainsi qu'un des intervenants du documentaire sur l'affaire *Clearstream* le mentionne : En ces « temps consensuels » tels que décrits par Jacques Rancière (2005, p. 225), où le « capitalisme du désastre » (N. Klein, 2007, p. 612) règne en maître, ceux-là mêmes qui ont un jour sonné le glas de l'utopie continuent pourtant de se conduire comme si le développement économique pouvait encore mener à autre chose qu'à la catastrophe. Dans *Daewoo*, Bon critique ainsi ce « vaste univers » de mensonges et propose une façon de fréquenter les silences, de surmonter l'oubli et de croire en la possibilité qu'il peut (et doit) exister autre chose que ces discours vides et ces vies brisées. Comme l'écrit Dominique Viart dans un article consacré à son œuvre :

Le projet de François Bon vise donc à dire le réel, mais avec la conscience de son absence au texte qui le dit, le déforme et l'éloigne au moment de le saisir. Aussi le roman parle-t-il du monde et des gens en des discours qui n'en sont pas, qui ne peuvent se constituer comme discours, sitôt sclérosés, sitôt démentis par le devenir historique de toute entreprise discursive. Écrire avec l'absence, avec le deuil, avec la conscience de l'écriture impossible, mais avec la conscience aussi de sa nécessité quand le réel saute au visage : traversées de banlieues, mendiants des rues, folies ordinaires des marges, angoisse des villes, harmonisations loties des campagnes. (F. Viart, 2005, p. 140)

En réinscrivant l'ouvrier déchu par le chômage dans sa pleine humanité d'individu sentant, pensant et luttant, le roman ne se limite à investir le champ éthique, celui du lien social et du partage des émotions : « Voilà comment ça s'est passé et c'est bien que ce soit dit ». Et qu'on en serait presque effrayé, parce que ce qu'on cherchait on s'imaginait ne le vouloir que pour soi-même. » (F. Bon, 2004, p.10) ou encore « Dire ou crier ce que cela signifiait de colère, les usines vides, ce que cela évoquait pour notre idée d'humanité en partage, c'est ce que je voulais. (F. Bon, 2004, p. 95)

A bien des égards, ces voix racontent la même histoire : celle du vide laissé par le chômage, le désespoir, la tentation du suicide. François Bon avait envisagé sa pièce comme un hommage aux femmes licenciées de *Daewoo*. Il voulait faire venir les spectateurs en car dans les usines désaffectées, que les actrices se déplacent dans ces lieux vides avec des micros, que les cinq cents visages des ouvrières de Daewoo Villers et Fameck soient projetés sur les murs tel un spectacle d'art moderne.

3. La poétisation littéraire : vers le nouveau régime du roman industriel

Avec François Bon, c'est une nouvelle poétique du roman contemporain qui émerge. En effet, dans *Daewoo*, l'auteur cherche à féconder une science nouvelle de l'écriture postmoderne avec une écriture hybride, hétérogène et transartiale. Avec un sujet social, du style journalistique à la forme théâtrale en passant par les procédés de fonctionnalisation déroutant le lecteur, le romancier s'inscrit dans la classe des romanciers bouleversant les normes contemporaines du roman dit industriel. P. Sollers (1968, p.75) soutient cette idée en ces propos : « Tout texte se situe à la jonction de plusieurs textes dont il est à la fois la relecture, l'accentuation, la condensation, le déplacement et la profondeur ».

3.1. Le style journalistique ou l'enquête littéraire

Selon Laurent Demanze cité par Reynald Lahangue :

L'enquête littéraire partage beaucoup d'affinités avec les enquêtes documentaires et les enquêtes de sciences sociales. [...] Qualifier une enquête de "littéraire", c'est désigner non pas une méthodologie mais une visée et une forme d'attention. La visée est de produire des textes qui ne se résument pas à leur contenu informationnel, mais où le *dire* compte autant que le *dit*. (R. Lahangue, 2020, p. 693)

Lors de la première lecture, influencée par l'actualité et le titre, le lecteur jette sur le roman un regard interrogatif. Il cherche à connaître les ressorts de l'affaire *Daewoo*. Le texte peut apparaître comme une explication où des passages de type journalistique suivent les protocoles d'écriture de l'enquête sociologique comme dans les différents segments ci-après:

Entretien : de l'estime pour soi-même dans le chômage :
« Famelick mi-juin, troisième voyage. Cellule de reclassement, premier entretien avec Aurelie Loing... » (F. Bon, 2004, p.74) ou un peu plus loin : *Retour sur Kim Woo-choong, fondateur de Daewoo :* « Fameck, Géraldine Roux, septembre 2003, seconde visite... » (F. Bon, 2004, p. 199)

C'est ainsi que le lecteur interprète la présence de phrases courtes et elliptiques, percutantes comme celles d'un journaliste qui veut imprimer sa marque dans l'esprit saturé d'informations du spectateur de JT. Le spectateur entre dans le roman avec des savoirs et il est capable de combler les ellipses et de comprendre les allusions. Ensuite, viendront les passages plus consistants qui livreront les coulisses de l'affaire. Cet approfondissement successif est la démarche traditionnelle utilisée dans les écrits de presse. Toutefois, les rouages de l'affaire sont présentés dans les premiers

chapitres et ne s'ensuit qu'une simple répétition des mêmes idées dans la suite du roman. L'approfondissement journalistique n'est pas le principe qui guide la lecture de ce roman, il faut aussi garder à l'esprit des procédés fictionnels car, seule, la lecture journalistique dysfonctionne.

3.2. *Les procédés de la fiction et l'écriture de l'extrême*

L'écriture de *Daewoo* convoque tous les procédés de la fiction, l'illusion des lieux où l'on se déplace, la proximité des visages, le grain ou le rythme des voix. Toutes les grandes écritures de ces dernières décennies interrogent le statut même de la fiction, voir Gracq, Sarraute, Michaux, Koltès et d'autres. Pendant ce temps, le roman avec nom de personnage et petite histoire continue d'occuper le milieu du paysage et François Bon affirme sa certitude de pouvoir apporter quelque chose de neuf, de jamais dit: « Que dans ce monde sans repère et en bascule on avait écrit bien trop et sur bien des choses, mais certes pas pour confier à la mémoire ce qu'était la fabrication des alternateurs, » (F. Bon, 2013, p. 94). En effet, le plaisir cérébral de la fiction, consiste d'amener l'écriture là où le réel est énigme, où la raison ne peut aider à comprendre. Pourquoi, quand les usines ont fermé, dedans on a fait la fête ? Cela restera sans réponse.

La fiction bonienne se caractérise par la présence massive de tout un langage technique, qui peut parfois déconcerter le lecteur «littéraire», surtout à cause de la valeur de réflexivité de son langage. Donnons-en un seul exemple, « et ne parlant que dégraissage, validant contre l'empire industriel en déconfiture la capacité des mots à soulever dans ce qu'ils représentent le masque de qui les nomme » (F. Bon, 1993, p. 64). Remarquons que c'est ce que propose François Bon dans ses ateliers d'écriture, et c'est ce qu'il met en œuvre dans ses romans. Dans *Daewoo*, quand il lui arrive de citer ou de rapporter les paroles (ou les écrits) de ceux qui

ne « maîtrisent » pas la langue, François Bon use de deux stratégies différentes. Soit il les rapporte textuellement, littéralement, en mélangeant différents registres. Ainsi selon M. P. Mindié (2014, p. 17) « l’auteur, usant de son « pouvoir discrétionnaire », accorde une délégation de parole à certains personnages principaux pour dire eux-mêmes la complexité contradictoire de leur environnement. »

Attardons-nous sur un exemple dans notre corpus, de la page 93 à 94 où l’on constate : L’enchaînement de trois paroles composant une scène : la prose obscène du rapporteur est lue, le commentaire de l’ouvrière lui succède, l’indication scénique donnée par le narrateur apporte une clé pour l’interpréter. Ainsi, à la langue mensongère du rapport et du journal s’oppose la vérité de la situation vécue : la pudeur qui oblige l’ouvrière à dissimuler son visage pour affirmer sa solidarité avec ses « copines » et l’existence du monde commun ainsi allégué contre la complicité des patrons et de ceux qui leur disent « oui ». Ce monde d’expérience commune prend consistance, justement dans l’écriture même, avec le dos tourné de celle qui n’a pas le droit à la parole : dos qui dit les rebuffades endurées, le mépris subi, l’habitude d’être considérée comme un être voué au travail et dont ce n’est pas l’affaire de parler des affaires publiques.

Par ailleurs, signalons que l’écriture de l’extrême contemporain s’enracine néanmoins dans une tradition à la fois esthétique et linguistique. Nous ne pouvons ici qu’indiquer la relation essentielle, et plusieurs fois affirmée, de l’auteur aux tragiques grecs, qu’il relit avant d’entreprendre un nouveau texte¹: « Bornons-nous à esquisser brièvement le rapport des textes à la langue, et en particulier à la langue «fautive». François Bon écrit une langue

¹ L’intertextualité nourrit le texte. On peut repérer notamment la Bible, Baudelaire, Rilke...

spécifique, à la fois savante et populaire, tissée d'archaïsmes, de provincialismes, d'emprunts à l'oralité. Il s'en est expliqué à diverses reprises, non sans humour :

Je n'ai jamais senti la langue dans un rapport uni. Au contraire, une polyphonie de registres, et puis que ça racle, que ça brasse. (Rabelais, Céline...) Toujours comme quelque chose qui hurle derrière le bon ton. Le populisme, c'est d'aller dans le sens du poil, de laisser ça à plat. Le boulot, pour moi, serait de traiter ça en pur matériau plastique, par l'effet de compression qu'on peut en tirer. (...) Mon éditeur dit que j'écris un « français tordu », mais quand je lui demande ou et quoi, ce qu'il me montre le plus souvent, c'est des formes reprises de Montaigne, ou des chroniqueurs du Moyen-Age (...) (F. Bon, 1987, p.p. 59-60)

Ailleurs, il se réclame de la langue d'Agrippa d'Aubigné, d'où viendrait entre autres « une manière d'arrêter la phrase trop tôt ». Mais aussi « dans cette langue des choses, l'abandon trop souvent des verbes ». Dans *Daewoo*, le lecteur peut remarquer l'usage de l'infinitif, pour éluder les verbes conjugués qui présupposent un sujet, un « Je », l'abondance des phrases nominales, l'emploi de pronoms que ne vient jamais compléter un nom propre : « il y a les offres spéciales, comme ils disent, étiquette rouge, à manger vite avant péremption...la viande offre spéciale [...] les copines, au Lidl, jamais à la même caisse. » (F. Bon, 2004, p. 23)

Chez François Bon, la recherche syntaxique et lexicale est étroitement liée au projet de compréhension du monde. Avec *Daewoo*, François Bon affirme sa certitude de pouvoir apporter quelque chose de neuf, de jamais dit. Le monde industriel est sans repère et instable. Le lecteur aussi. L'empire industriel est en déconfiture d'où l'incapacité des mots à soulever dans ce qu'ils représentent le masque de qui les nomme. Ce passage en est une illustration parfaite de cette écriture extrême :

Yann : c'est un zoo, j'ai dit à Christophe. Manque plus qu'à mettre un écriteau « bêtes en cage ».

Commentaires pour moi :

« Il s'appelait Christophe, dans les premiers temps elle disait Christopher, mais que voulez-vous, ces arrangements passent difficilement la trentaine, elle disait aussi bien « mon mari », et il n'a jamais été son mari.

Et histoire : - Va au cinéma, va en ville, vois des copines, je ne t'empêche pas, qui t'empêche et il disait... » (F. Bon, 2004, p.163)

Cette séquence théâtrale ci-dessus remet en cause le postulat exclusivement structuraliste considérant le roman tel un réseau de sens autonome avec une « écriture », « un contenu » et « des formes » (R. Barthes, 1966, p.26.). Ce postulat ne tient plus pour interpréter avec satisfaction le texte littéraire, lequel est non seulement est ouvert au monde, mais aussi à d'autres arts comme le théâtre.

3.3. *Le théâtre dans le roman*

Le roman *Daewoo* tisse une trame théâtrale en filigrane de la trame narrative principale. Souvent, des histoires « recueillies » dans les entretiens vont être reprises sous forme de dialogues théâtraux. Par exemple, le fragment *Théâtre: chômage et vie privée*, le sac reprend la thématique du fragment antécédent: *Chômage, vie privée*. (F. Bon, 2004, p. 156)

Dans ce sens, ce roman apparaît comme un ensemble portant « une esthétique de l'impureté » selon Guy Scarpetta (1985, p.9). En fait, la trame dramatique et la trame narrative sont entretissées très étroitement. D'ailleurs, le théâtre est soutenu et légitimé par le dispositif principal de fiction ainsi que par les autres machines de l'artillerie romanesque. Aussi est-il présenté comme vrai. Non pas que le contenu ou la forme des dialogues paraissent « authentiques » ou « réalistes ». Mais la représentation théâtrale elle-même, com-

me événement, est non seulement inscrite à l'intérieur de la trame narrative du roman, mais également appréhendée par référence. De ce point de vue, il n'est pas question d'une fusion ou combinaison, mais d'une évocation. Comme on peut le remarquer aux pages 18 « théâtre, extrait un : « samedi soir danse », 32, 52, 98, 152, 165, 212, 218 et 241 « théâtre, fin : perspective ».

Aussi la mention « Florange, mars 2004 » est très révélatrice dans la dernière partie. Dans la communauté d'agglomération de la vallée de la Fensch, près de Fameck et d'Hayange, François Bon nous apprend dans un entretien (F. Bon, 2004, p.88) que c'est à Florange que se trouve la principale salle de théâtre, La Passerelle. Il la décrit comme cimentée nue, avec fauteuils rouges, pouvant accueillir une soixantaine de personnes seulement. Cependant, c'est sa première tentative publique, là, presque à portée de vue de l'usine, avec plusieurs des anciennes salariées dans la salle. Il part de l'histoire qu'on lui a racontée, dans les deux usines, Fameck et Villiers, à majorité féminine. Le dernier jour avant l'évacuation sur une scène les ouvrières organisèrent une fête: on peut donc danser sur un tel désastre ? Au début Tsilla seule, rejointe ensuite par Ada et Naama.

ADA : -Tu ne dances pas?

TSILLA : -Je n'aurais même pas cru, qu'on danserait.
(F. Bon, 2004, p.p18-19)

Sans doute l'interartialité est différente ici car la plupart des extraits théâtraux du livre *Daewoo* sont-ils prélevés directement de la pièce. Reste que le statut de ces énoncés se modifie à l'intérieur du cadre narratif et fictionnel du roman. Car la « machinerie» (au sens théâtral, justement) qui sous-tend la parole théâtrale doit alors être recréée de toutes pièces. Au théâtre, on n'a pas besoin d'établir la réalité du lieu, des corps et des voix : ils sont là. Mais dans le roman, pour que l'illusion fonctionne, il faut tout reconstruire

jusqu'à la vie des pauvres chômeuses. Tout ceci qui fracture le récit qui devient hybride, voire monstre. Cette fragmentation justifiée par ailleurs l'importance de l'« introduction » (autre forme de la pénétration machinique) dans les extraits théâtraux : on pose le lieu (Florange, proche de Fameck et d'Hayange), le décor (ciment nu) et la salle (fauteuils rouges). On établit une ligne de perspective avec la « réalité » de l'usine ((presque à portée de vue »). On va même jusqu'à faire croire que le thème de l'extrait repose sur la cueillette d'un témoignage ((On m'a raconté comment »). En somme le roman est fécondé par le théâtre. D'où le passage suivant :

Le théâtre vous vient dans la tête par éclats brefs, juste une image où c'est dans votre tête que se joue le décor nu. Rien de plus qu'une pièce vide, où une femme est immobile, assise. La porte s'ouvre (la porte de ma chambre s'ouvre), l'actrice entre. Le théâtre, ce n'est rien de plus qu'une chambre dont une paroi est enlevée, j'ai pensé. Si celle qui était là, immobile et silencieuse, est personnage ou actrice, c'est l'ambiguïté justement qui permet d'écrire. (F. Bon, 2004, p.185)

Le théâtre devient ici une simple modalité de l'écriture artistique, littéraire. Une manière de confondre la réalité et la fiction, l'acteur et le personnage, ou de « jouer dans » l'espace du réel (ici : dans une chambre d'hôtel).

Conclusion

En somme *Daewoo* de François Bon s'appuie sur les mutations du travail des dernières années du XXe siècle et des débuts du XXIe siècle. Ce qui nous informe de l'expérience répétée depuis les années 1980 des fermetures de sites industriels, la fin de métiers, voire la mort de communautés entières, comme cela a été le cas en Lorraine avec la fin de l'exploitation des mines et des conflits entre les

ouvriers et les responsables. Les conflits dont il s'agit ici sont tout autant des conflits subjectifs qui opposent des individus à eux-mêmes que des affrontements classe contre classe. C'est sans doute pourquoi l'intrigue de ce roman ogre est brouillée, rendue confuse par l'anachronisme, la prolifération des témoignages, des enquêtes, le désordre des paroles improvisées. D'où la pratique de la fragmentation. Issu d'une véritable enquête longue de plusieurs mois au cours de laquelle François Bon a enregistré les propos de nombreuses ouvrières, visité les usines désaffectées et parcouru la région à la recherche des signes de son histoire, le livre est le collage de ces éléments : paroles de témoins transcrites puis « reconstruites » (F. Bon, 2004, p. 5) (c'est-à-dire réécrites) mais aussi articles de journaux locaux, affiches publicitaires, rapports officiels cités tels quels. Le nouveau roman industriel se construit de l'hétérogénéité des treillis de paroles du monde. Il est le lieu du heurt des intérêts économiques, des usages de la langue et des arts.

Références bibliographiques

- BARTHES Roland, 1966, *Critique et vérité*, Paris, Seuil.
- BECK Ulrich, ([1986] 2001), *La Société du risque: sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier (coll. « Alto »).
- BON François, 1987, *Cote Cuisines*, entretien avec Sonia Nowoselsky-MuUer, L'Infini n° 19, été.
- BON François, 1993, *Temps machine*, Paris, Fayard.
- BON François, 2004, *Daewoo*, Paris, Fayard.
- ENGELIBERT Jean-Paul, 2007, "« Ressources inhumaines » : *Le nouvel esprit du travail dans quatre romans français contemporains (François Bon, François Emmanuel, Aurélie Filipetti, Lydie Salvayre)*", TRANS- [Online], 4 | 2007, Online since 18 July 2007, connection on 25 January 2023. URL: <http://journals.openedition.org/trans/192>; DOI: <https://doi.org/10.4000/trans.192>

- KOKIS Sergio, 1996, *Les langages de la création*, Québec, Nuit blanche/CEFAN.
- LAHANGUE Reynald, « Laurent Demanze, Un nouvel âge de l'enquête, Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur » in *Questions de communication*, Paris, [en ligne] 38/2020, 692-694, consulté le 26 mars 2023, disponible sur <http://journalsopenedition.org/questionsdecommunication/24780>
- LYOTARD Jean-François, 1979, *La Condition postmoderne*, Paris, Ed. de Minuit.
- LYOTARD Jean-François, 1988. « Réécrire la modernité », *Les Cahiers de philosophie, Nouvelle série*, no5.
- MINDIE Manhan Pascal, 2014, « Un grand pas Vers le Bon Dieu de Jean Vautrin, un monstre littéraire ? » dans *Revue Ivoirienne des Lettres, Arts et Sciences Humaines* n°21 juin.
- PROUST Marcel, 1971, « Classicisme et romantisme », Proust, Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, précédé de *Pastiches et mélanges* et suivi de *Essais et articles*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la pléiade ».
- RANCIERE Jacques, 2005, *Chroniques des temps consensuels*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXIe siècle », L'expression est de Naomi Klein, 2007, dans *The Shock Doctrine. The Rise of Disaster Capitalism*, Toronto, Alfred A, Knopf.
- RIFFATERRE Michael, 1980, « La trace de l'intertexte », *La Pensée*, n° 215, pp. 4-18.
- SCARPETTA Guy, (1985), *L'impureté*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle.
- SOLLERS Phillippe, 1968, *Théories d'ensemble*, Coll. Tel Quel, Paris, Seuil.
- VIART Dominique, 2005, « François Bon : écrire les fractures du monde », Sjeff Houpperman, Christine Bosman Delzons et Danièle de Ruyter-Tognotti [dir.], *Territoires et terres d'histoires : perspectives, horizons, jardins secrets dans la littérature française d'aujourd'hui*, Amsterdam, New York, Rodopi.